L'HISTORIEN ABUL-MAḤĀSIN⁽¹⁾

PAR

M. GASTON WIET.

Parmi les historiens de l'Égypte, Abul-Maḥāsin Yūsuf ibn Taghribirdi tient une place de premier plan, par ses origines et par ses qualités personnelles d'écrivain courageux et sincère. Il faut ajouter qu'il est le dernier historien de l'Égypte avant la conquête ottomane, et ce fait serait même suffisant pour attirer toute notre attention. Il meurt, il est vrai, avant de connaître le plus long et le plus fécond des règnes de la dynastie Circasienne, un des plus représentatifs de ces « temps bénis », comme Ibn Iyās qualifiait l'ancien régime⁽²⁾, après avoir goûté à l'arbitraire singulier de l'administration des pachas ottomans.

Abul-Maḥāsin est le fils d'un officier mamlouk, d'un de ces esclaves achetés par les sultans d'Égypte ou leurs dignitaires, eux-mêmes anciens esclaves : pour n'être pas isolée, cette origine de notre auteur mérite d'être signalée. A côté de lui, on connaît déjà Khalil Şafadī, auteur d'un volumineux dictionnaire biographique, qu'Abul-Maḥāsin complétera précisément en composant le *Manḥal al-sāfi*; Ibn Duḫmāk, petit-fils de mamlouk, si précieux pour sa connaissance de la topographie du Vieux-Caire; Khalil Zāhiri, qui nous initie aux rouages de l'administration compliquée de l'État mamlouk; Ibn Ḳuṭlūbughā, le biographe des docteurs ḥanafites. Un officier mamlouk de la dynastie Bahride, Baibars Dawādār, a bien laissé un ouvrage historique, mais il s'est peut-être borné à signer le travail accompli par de nombreux secrétaires⁽³⁾, ce qui n'est pas très grave en somme, car les précédents ne manquent pas chez les écrivains arabes, en particulier chez les poètes.

⁽¹⁾ Communication présentée à l'Institut dans sa séance du 3 avril 1930.

⁽²⁾ Voir mes *Secrétaires de la chancellerie*, in *Mél. Henri Basset*, tir. à part, p. 42-43.

⁽³⁾ Cf. TISSERANT, VILLECOURT et WIET, *Personnalité et vie d'Abu'l-Barakat*, in *Rev. de l'Or. chrétien*, XXII, p. 380-381.

Taghribirdi⁽¹⁾, le père d'Abul-Mahāsin, originaire de l'Asie Mineure, fut acheté par le sultan Barḳūḳ au début de son règne, et entra, dès son affranchissement, dans le corps des pages. Nous ne suivrons pas le début de sa carrière, qui n'alla pas sans quelques mois d'emprisonnement; nous le trouvons, en 796/1394, gouverneur de la province d'Alep. Ce ne devait pas être un officier sans valeur, car le sultan Faradj l'appela de Jérusalem, où il l'avait exilé, pour lui confier, en 803/1400, le gouvernement de la province de Damas, lorsque Tamerlan envahit la Syrie. Après la défaite des troupes égyptiennes, qui refluaient en désordre sur Damas, le sultan avait ordonné la mobilisation des mamlouks restés en Égypte, pour constituer une seconde armée, qui se concentra à Gaza.

Taghribirdi conseilla au souverain de rester sur place et de lui laisser la responsabilité de la défense de Damas, où il pensait pouvoir tenir assez longtemps pour décourager le conquérant mongol. Celui-ci serait réduit à deux alternatives : débloquer Damas et marcher contre le sultan, ce qui le mettrait en dangereuse posture entre deux forces ennemies, ou plutôt abandonner complètement la partie et rejoindre ses États, à marches forcées, à travers des régions qu'il avait dévastées. Abul-Mahāsin nous assure que Tamerlan, ayant eu plus tard connaissance de ce plan de campagne, l'avait trouvé très dangereux pour la sécurité de son armée. Mais les collègues de Taghribirdi persuadèrent le sultan que l'officier mamlouk allait se rendre indépendant : ce sage conseil ne fut donc pas suivi, et Faradj alla livrer, aux portes mêmes de Damas, une bataille indécise, que d'autres intrigues devaient faire tourner en une défaite, causant la perte de Damas⁽²⁾.

Sous les sultans Mamlouks, et sous Faradj principalement, qui, dans une seule année, fit exécuter 620 mamlouks⁽³⁾, la vie des fonctionnaires était moins que garantie, et Taghribirdi, qui avait repris son poste après le départ de Tamerlan, dut s'enfuir en Asie Mineure devant une menace d'incarcération. Il avait eu jusque-là une puissante protection au palais royal en la personne de la mère du sultan, Shīrīn, dont il était le cousin germain,

⁽¹⁾ *Nudjūn*, VI, p. 432-435; *Manhal*, n° 751. — Les numéros du *Manhal* sont ceux du résumé que je vais publier dans les *Mémoires de l'Institut d'Égypte*.

⁽²⁾ *Nudjūn*, VI, p. 56-60.

⁽³⁾ *Nudjūn*, VI, p. 300.

mais celle-ci venait de mourir⁽¹⁾. Il fut toutefois amnistié, et, devenu commandant de mille au Caire, donna en mariage au sultan, en 808/1405, une de ses filles, Fāṭima, âgée de 13 ans, ce qui contribua à lui procurer la plus haute charge de l'État, celle de général en chef, *atābak al-ʿasākir*.

En 813/1410, Taghribirdī accepta avec une grande répugnance le gouvernement de la province de Damas : on s'explique son attitude, car Damas était en proie aux factions des émirs Nawrūz et Shaikh, qui ne cessaient leurs querelles que pour s'entendre contre le sultan. Taghribirdī ne devait pas voir la fin de ce drame, auquel Shaikh allait seul survivre; il mourut dans son lit le jeudi 16 muḥarram 815/28 avril 1412 : le sultan Farādj, son beau-père, assista à son enterrement. Des bruits circulèrent, insinuant que Taghribirdī avait été empoisonné par le sultan; mais Abul-Mahāsin écarte cette hypothèse, sur le témoignage de sa sœur Fāṭima, qui, pendant la maladie de son père, reçut du sultan cette confiance : « Si ton père vient à mourir, c'en est fait de mon royaume⁽²⁾ ».

Abul-Mahāsin était né au Caire, vers 812/1409, dans le palais que l'émir Mandjak avait fait construire en 748/1347 : le portail monumental de ce palais existe encore, à l'entrée de la rue du Suḵ al-Silāḥ, dans les alentours de la mosquée du sultan Ḥasan⁽³⁾. Il était le dernier de dix enfants, le sixième des garçons, nés de six mères différentes : parmi ses cinq frères, qui d'aucune manière n'appartiennent à l'histoire, un seul lui survécut.

Les quatre filles nous intéressent davantage à cause de leurs mariages, qui vont nous permettre d'apprécier les milieux où fut formée l'éducation du jeune Abul-Mahāsin, orphelin à 3 ans, et de connaître une partie de ses relations.

Nous ne savons de l'une d'elles, Bairam, que la date de sa mort, 826/1423, et son âge, 19 ans.

Shaḳrā', la plus jeune, était la fille d'une femme qui, avant d'entrer dans le harem de Taghribirdī, avait été l'épouse du sultan Barḳūḳ. Elle

⁽¹⁾ *Manḥal*, n° 1188; *Nudjūm*, VI, p. 149.

⁽²⁾ *Nudjūm*, VI, p. 251.

⁽³⁾ MAKRIZI, II, p. 324; CRESWELL, *Brief Chronology*, B I F, XVI, p. 104; C I A, *Égypte*, I, p. 738.

avait épousé Aḳbughā Timrāzī, mort, en 843/1439, d'une congestion, à la suite d'une partie de polo, à Damas, où il était gouverneur général : il avait près de 70 ans. Ce fonctionnaire, dont la carrière fut particulièrement brillante, doué d'une grande vigueur, fut le meilleur cavalier de son temps : « Il faut, écrit Abul-Maḥāsin, lui reconnaître cette qualité sans contester; je ne le dis pas parce qu'il était mon beau-frère, mais par sentiment de justice ». Notre historien préfère nous faire savoir qu'il était très pieux, qu'il ne buvait pas, n'était pas coureur, mais ajoute malicieusement qu'il était très avare et que sa bravoure sur les champs de bataille n'égalait pas son habileté à l'équitation⁽¹⁾. *Shaḳrā'* épousa ensuite un fils du sultan Faradj, le prince *Khalil*, qui était relégué à Alexandrie, où il jouissait d'une liberté relative, suivant les sautes d'humeur des sultans au pouvoir⁽²⁾. De son mariage avec Aḳbughā était née une fille, qui épousa Muḥammad, fils du sultan *Djaḳmaḳ*, un homme très gros, qui buvait du vinaigre pour se faire maigrir, ce qui ne tarda pas à l'amener au tombeau en 847/1443. Ce fut un ami intime d'Abul-Maḥāsin, qui était son aîné de cinq ans; l'historien se lamente qu'un prince aussi instruit, aussi perspicace, n'ait pas eu l'occasion de régner. C'est pour pouvoir rédiger son éloge comme sultan qu'Abul-Maḥāsin prétend avoir entrepris d'écrire l'histoire de l'Égypte⁽³⁾.

Fāṭima, née en 795/1393, fut donnée en mariage au sultan Faradj en l'année 808/1405. Nous devons à sa présence au harem de ce souverain un des récits les plus dramatiques qu'ait écrit Abul-Maḥāsin :

« Le sultan *Malik Nāṣir Faradj* avait répudié depuis quelque temps la princesse *Bint Şuruḳ*, qui s'était retirée dans son domicile, en ville. Or, il éprouvait de l'amour pour elle, et comme il apprit, par une dénonciation, qu'elle avait eu des entrevues avec un certain *Ibn al-Ṭablāwī*, que, d'autre part, quelques indices concouraient à le prouver, comme, par exemple, la découverte d'une bague de la princesse chez l'intéressé, le sultan la manda au palais. Celle-ci revêtit ses plus beaux atours, dans la pensée que le sultan allait la reprendre en récompense de sa conduite

(1) *Nudjūm*, VII, p. 263-265; *Manhal*, n° 479.

(2) *Manhal*, n° 996.

(3) *Nudjūm*, VII, p. 293.

réservée. Suivant le témoignage de ma sœur, la princesse Fāṭīma, le sultan était assis au salon lorsqu'on vint lui apprendre l'approche de la princesse Bint Şuruḳ. Il bondit sur-le-champ dans le vestibule et s'installa sur un banc, sans qu'on pût soupçonner ses intentions. Bint Şuruḳ arriva et lui baisa les mains, mais il l'accueillit par des injures, et avant que la princesse ait eu le temps de prononcer un seul mot, il lui asséna un coup de sabre qui lui coupa les doigts. Elle hurla et s'enfuit, mais le sultan, la poursuivant, lui enleva une partie de l'épaule d'un second coup de sabre. Ce fut alors une poursuite acharnée, en présence de toutes les princesses, accourues pour saluer Bint Şuruḳ. Cette dernière fut finalement rejointe par le sultan, qui l'acheva : il lui coupa la tête et la prenant par une poignée de cheveux, alors qu'à ses oreilles se balançaient des pendants en rubis, la rapporta au salon et la plaça devant lui, recouverte d'une serviette. Puis il fit venir Ibn al-Ṭablāwī, le fit asseoir auprès de lui, et enlevant soudain la serviette : « Reconnais-tu cette tête ? ». Et, comme Ibn al-Ṭablāwī baissait le front, il lui trancha le cou. Le sultan enveloppa les deux têtes dans un linge et ordonna de les ensevelir dans un même tombeau. Le sang de Bint Şuruḳ, ajoutait ma sœur, avait éclaboussé les murs du salon et du vestibule⁽¹⁾. »

Veuve à 20 ans d'un être aussi sanguinaire, la princesse Fāṭīma avait droit à quelque bonheur : il semble qu'elle ne le trouva pas, en épousant, en secondes noces, l'émir Aināl Nawrūzī, qui fut gouverneur des provinces de Gaza, de Hama, de Tripoli, et qui mourut au Caire, en 829/1426, dix-sept ans avant sa femme, dans les fonctions d'*amīr silāḥ*. « C'était, dit Abul-Maḥāsin, un homme excessivement fastueux dans ses costumes, ses mam-louks, ses montures, ses festins ; il avait des gestes généreux et aimait à paraître. A côté de cela, il était brutal, d'un caractère vil, peu religieux, violent envers son entourage, mamlouks ou pages, qu'il traitait avec dédain. C'était mon beau-frère, mais de toute façon je dois dire la vérité ; tout le monde se réjouit de sa mort, et principalement le sultan Barsbāy⁽²⁾. »

Avec la quatrième sœur, Hādjar, née de la même mère qu'Abul-Maḥāsin,

⁽¹⁾ *Nudjūm*, VI, p. 254-255. — Vers le milieu, j'ai pris quelques libertés avec le texte.

⁽²⁾ *Nudjūm*, VI, p. 792.

nous allons pénétrer dans un milieu tout à fait différent, qui sollicite toute notre sympathie. Elle avait épousé le *kāḍī* ḥanafite Nāṣir al-dīn Muḥammad ibn al-⁵Adīm, qui, en 811/1408, sur l'intervention de son beau-père Taghribirdī, fut nommé grand *kāḍī* d'Égypte. La famille d'Ibn al-⁵Adīm est bien connue dans les annales religieuses et littéraires de la région d'Alep, et le *Manhal* nous donne la biographie de treize personnes de cette famille, dont le célèbre historien de la ville d'Alep, qu'on appelle simplement Kamāl al-dīn ⁽¹⁾.

C'est dans cette famille que fut recueilli et élevé le petit Abul-Maḥāsīn, à la mort de son père; mais ce beau-frère allait mourir en 819/1416: Hādjar était veuve à 12 ans. Maḥrīzī, qui ne devait pas être un homme très sociable et avait une nature rancunière, porte contre Muḥammad ibn al-⁵Adīm des accusations qui font frémir Abul-Maḥāsīn. « Je puis tout de même être mieux que Maḥrīzī au courant de son caractère, puisqu'il était le mari de ma sœur »: telle est l'apostrophe par laquelle il termine la notice biographique élogieuse qu'il lui consacre ⁽²⁾.

Hādjar allait se remarier avec un grand *kāḍī* *shāfi'ite*, de 45 ans plus âgé qu'elle, Djalāl al-dīn Abul-Faḍl 'Abd al-Raḥman Bulḳīnī, fils, frère, père, neveu et oncle de docteurs *shāfi'ites*, tous connus et appréciés ⁽³⁾. Ce 'Abd al-Raḥman était, par sa mère, le petit-fils d'un autre grand *kāḍī* *shāfi'ite*, 'Abd-Allah ibn 'Aḳīl, un descendant du calife 'Alī ⁽⁴⁾.

'Abd al-Raḥman mourait en 824/1421, et sa veuve Hādjar allait lui survivre 22 ans. Mais cette fois, Abul-Maḥāsīn devait se rappeler personnellement la physionomie douce et compatissante de ce savant distingué, qui impressionnait ses auditeurs tant par sa diction claire que par ses expressions choisies ⁽⁵⁾.

Cette première formation dans un milieu religieux et instruit devait marquer sa trace sur le jeune Abul-Maḥāsīn, qui allait avoir comme pro-

⁽¹⁾ *Encyclopédie*, II, p. 746; *Manhal*, n° 78, 450, 1327, 1382, 1706, 1714, 1735, 1748, 2043, 2289 à 2291, 2645.

⁽²⁾ *Nudjūm*, VI, p. 288, 455.

⁽³⁾ *Manhal*, n° 114, 1033, 1197, 1381, 1416, 1723, 1807, 2180, 2288, 2350.

⁽⁴⁾ *Manhal*, n° 1320.

⁽⁵⁾ *Nudjūm*, VI, p. 548-549.

fesseur le célèbre historien Maḵrīzī, comme confrères et amis les historiens Aḥmad ibn Ḥadjar, Maḥmūd al-'Ainī, Aḥmad ibn 'Arabshāh⁽¹⁾. Ajoutons qu'il fréquenta souvent un kāḏī shāfi'ite de la Mecque, Abul-Sa'ādāt ibn Zuhaira, qui, lui aussi, appartenait à une famille réputée de juristes et d'historiens, dont neuf représentants trouveront leur place dans le *Manhal*⁽²⁾.

C'est au cours d'une de ses nombreuses rectifications contre les jugements partiels de Maḵrīzī qu'Abul-Maḥāsīn nous déclare qu'il n'a pas pour mission de « noircir du papier »⁽³⁾, et nous sommes ainsi amenés à étudier la place qu'il tient dans la littérature arabe. Il s'est cru obligé, comme c'était la mode, dans ses *Nudjūm al-zāhira*, de commencer l'histoire de l'Égypte aux époques les plus reculées; à lui, comme à ses prédécesseurs, qu'il a alors copiés, s'applique le verdict définitif de Renan : « Le manque total de jugement et d'exactitude caractérise les historiens arabes quand il s'agit d'histoire un peu ancienne »⁽⁴⁾. Nous serons plus à l'aise pour l'apprécier en étudiant le millier de pages qu'il consacre à l'histoire des années 801-856/1399-1452, dans la remarquable édition qu'en a faite mon confrère américain Popper.

En général, les historiens arabes sont plutôt des chroniqueurs. Les uns ont écrit dans un style ampoulé, aux périodes assonancées, et, sous les images fleuries et hyperboliques, qui recouvrent la banalité des faits, il est souvent malaisé d'en discerner l'exactitude. Les autres, plus nombreux, ont composé, parfois sans méthode, des mosaïques d'une sécheresse navrante, où l'on sent mal palpiter la vie. Pour les époques anciennes, ils ont mis bout à bout, sans critique, les textes de leurs devanciers, et, pour les événements dont ils ont été les témoins, ils ont noté les faits qu'ils ont connus, sans avoir voulu ou pu démêler leur importance relative. La forme par annales, adoptée la plupart du temps, leur a souvent interdit de voir comment certains événements étaient reliés entre eux : d'ailleurs, les faits

⁽¹⁾ Renseignements pris dans une biographie d'Abul-Maḥāsīn, insérée à la fin du manuscrit du *Manhal*.

⁽²⁾ *Manhal*, n° 171, 172, 273, 1287, 1288, 1317, 1527, 2217, 2796.

⁽³⁾ *Nudjūm*, VI, p. 427.

⁽⁴⁾ *Mém. Acad. Inscr.*, XXIV, a, p. 178. Voir E. F. GĀUTIER, *Les siècles obscurs du Maghreb*, p. 80-82.

qui s'échelonnent sur plusieurs années sont, par ce procédé, coupés en plusieurs récits.

Abul-Mahāsīn a rédigé ses *Nudjūm* sous forme d'annales; mais, où il se distingue de ses devanciers, c'est qu'il a su, à l'aide d'un style simple, imagé toutefois, faire vivre ses personnages par un trait de caractère ou un détail de physionomie. Évidemment, dans ce long exposé il y a toujours trop de nominations à des emplois, de révocations, de mises en disponibilité, d'emprisonnements, de condamnations à mort, et l'affluence des noms propres qui en résulte est pour nous une grande gêne. Mais si nous tenons à tenter un procès, il faut nous retourner du côté du régime des Mamlouks, qui a écrit des pages magnifiques dans les domaines de la politique extérieure et de la civilisation artistique, mais est caractérisé, à l'intérieur, par des désordres lamentables.

Les centaines d'officiers mamlouks, dont nous lisons les biographies dans les *Nudjūm* ou dans le *Manhal*, sont campés d'une façon qui nous paraît clairvoyante. L'ambition de ces personnages est là mise à vif, car, dans la plupart des cas, leurs gestes ne s'expliquent guère que par leur intérêt personnel. C'est une suite de volte-face qui accusent le côté particulièrement négatif de leurs sentiments, et de fait, les liaisons se nouent ou se dénouent toujours contre quelqu'un⁽¹⁾. Nul mieux qu'Abul-Mahāsīn ne nous dévoile leur ignorance, leur arrogance, leurs débauches, mais aussi il sait bien montrer par une réflexion inattendue qu'il comprend leur état d'âme. L'un d'eux, Taghribirdī, homonyme de son père, qui a fondé une mosquée près de celle d'Ibn Ṭulūn, était surnommé le *malfaisant* : lorsqu'il avait un bâton en mains, il frappait quiconque se trouvait sur son chemin, mais, précise avec mélancolie Abul-Mahāsīn, « les princes aiment bien ceux qui agissent ainsi en leur présence »⁽²⁾.

Les anciens mamlouks de son père avaient dû renseigner Abul-Mahāsīn sur la mentalité de leurs camarades, et aussi, il faut bien le dire à leur actif, sur l'insécurité de leurs existences.

C'est par eux que l'historien a pu connaître par le menu ces petites révolutions qui ensanglantaient les rues du Caire et en ruinaient le com-

⁽¹⁾ Voir, par exemple, *Nudjūm*, VI, p. 194.

⁽²⁾ *Nudjūm*, VII, p. 285.

merce. On se battait toujours autour de la Citadelle, siège du Gouvernement, et au cours de l'une de ces émeutes, en rabî I 802/novembre 1399, la maison de Taghribirdî, l'ancien palais de Mandjak, subit des dégâts que l'on évalua à plus de 20.000 dinars, soit plus de 10.000 livres⁽¹⁾. La mosquée du sultan Ḥasan était toujours recherchée par les révoltés, et Abul-Mahāsin a vu lui-même, en 842/1438, les émeutiers pénétrer dans la mosquée, après en avoir incendié la porte, s'installer sur les terrasses de l'édifice et cribler de flèches les défenseurs de la Citadelle. Et, pour la seconde fois en moins de cinquante ans, le gouvernement donna l'ordre de rendre inutilisables les escaliers des minarets⁽²⁾. Le sultan lui-même vivait donc dans une inquiétude perpétuelle au sujet des intentions des hauts fonctionnaires du sultanat. Et l'on comprend à merveille le cri de joie de Malik Mu'aiyad Shaikh, qui, après avoir fait incarcérer, au début de son règne, à la suite de démarches pleines de ruse, trois gaillards qui avaient mené la vie dure à son prédécesseur, s'exclame : « Enfin, je suis sultan »⁽³⁾.

Il résulte de ce court aperçu que pour les contemporains d'Abul-Mahāsin la vie humaine comptait peu, et la façon de voir de l'historien est influencée par l'état d'esprit ambiant. Nous avons cité tout à l'heure l'oraison funèbre assez dure qu'il consacra à l'un de ses beaux-frères, dont la mort avait provoqué un soulagement général. Nous manquerions de psychologie en qualifiant de cynique cette attitude d'Abul-Mahāsin : il apprenait tous les jours l'emprisonnement ou l'exécution de braves gens, et nous ne devons pas nous étonner qu'après avoir cité le meurtre politique d'un mamlouk particulièrement débauché et irréligieux, il ajoute : « Ce meurtre doit être compté au nombre des belles actions du sultan »⁽⁴⁾. Ce qui est piquant, c'est que les exécutions capitales, pour nombreuses qu'elles fussent, n'étaient pas exemptes d'un certain formalisme : c'est Abul-Mahāsin qui nous l'apprend en nous narrant un incident burlesque.

Il y avait en prison dans la citadelle de Marḳab, entre Tortose et

⁽¹⁾ *Nudjūm*, VI, p. 20.

⁽²⁾ *Nudjūm*, VII, p. 47, 49. — Voir МАХРИЗІ, II, p. 316.

⁽³⁾ *Nudjūm*, VI, p. 333.

⁽⁴⁾ *Nudjūm*, VI, p. 436; voir p. 299.

Latakieh, deux mamlouks incarcérés : l'un s'appelait Barsbāy, l'autre Barsbughā. Le commandant de la citadelle reçut un jour du sultan Malik Mu'aiyad l'ordre de faire exécuter Barsbughā : une lecture rapide lui fit croire qu'il s'agissait de Barsbāy, et il le fit prévenir. Barsbāy procéda à ses ablutions, fit sa prière avec une belle ferveur, donna communication de ses dernières volontés et attendit la mort; or, la règle voulait qu'un condamné à mort prît connaissance du décret de condamnation : très affaibli, Barsbāy jugea superflu de lire le papier qu'on venait de lui tendre. Mais le commandant insista : « Telle est la loi et il faut absolument que tu lises ». C'est alors que Barsbāy, joyeux, s'aperçut de l'erreur, et Barsbughā fut, finalement, exécuté ⁽¹⁾.

Si, après les individus, aussi peu sûrs dans leurs vies que, bien entendu, dans leurs biens, nous examinons la collectivité, nous voyons sur le vif, grâce à Abul-Mahāsin, deux plaies terribles du régime mamlouk. Du point de vue politique, le sultan procédait insensiblement à l'augmentation des fonctionnaires pour accroître sa clientèle. Notre écrivain s'élève avec beaucoup de courage contre ce scandale : par exemple, les chambellans avaient passé de trois à plus de vingt sous Faradj ⁽²⁾, qui, en outre, avait plus de mille pages et quatre-vingts dawādār. Malik Mu'aiyad finit par n'avoir plus que quatre-vingts pages et six dawādār ⁽³⁾; mais, avec la vénalité des charges qui sévit sous Barsbāy, on vit poindre d'autres dangers : l'incapacité et les recommandations. Abul-Mahāsin sait dire que telle nomination avait indigné les gens de goût ⁽⁴⁾, comme il signale à notre admiration tel kādī qui refusait de prendre connaissance des lettres de recommandation ⁽⁵⁾. Il est vraisemblable que c'étaient de véritables courses aux emplois, témoin cette lettre que le secrétaire de la chancellerie montra un jour à Abul-Mahāsin : « Notre Maître, depuis qu'il a été révoqué de ses fonctions à Gaza, ton mamlouk a l'esprit perdu, et il sollicite de la bienveillance de son Maître la place de kādī shāfi'ite à Gaza; à défaut, celle de kādī ḥana-

⁽¹⁾ *Manhal*, n° 649.

⁽²⁾ *Nudjūm*, VI, p. 27.

⁽³⁾ *Nudjūm*, VI, p. 429-430.

⁽⁴⁾ *Nudjūm*, VI, p. 486, 675-676, 853; *Manhal*, n° 743.

⁽⁵⁾ *Nudjūm*, VII, p. 9, 286.

fité; à défaut, celle de *kāḍī mālikite*; à défaut, celle de *kāḍī ḥanbalite*». Ce jour-là, Abul-Maḥāsin n'était pas d'humeur à s'indigner, car il écrit en marge de la demande : « Ou, à défaut, lampiste du gouverneur »⁽¹⁾.

Tous ces fonctionnaires finissaient par se payer sur la population, qui était en outre obérée d'impôts, et l'on aboutit à ce paradoxe qu'un régime qui ne pouvait se passer de luxe finit par tuer le commerce de luxe sous une fiscalité excessive et tracassière. Abul-Maḥāsin énumère avec tristesse les impositions du sultan Barsbāy, qui appauvrirent le pays. Une statistique de l'année 837/1434 accuse 2170 villes et villages habités en Égypte, contre 10.000 au IV^e/X^e siècle. Ce dernier chiffre, cité d'après Musabbihī, semble d'ailleurs exagéré; mais ne perdons pas de vue qu'il est moins question ici d'histoire strictement impartiale que des jugements d'Abul-Maḥāsin. « La cause de cette diminution, conclut-il, n'est que trop connue, mais il est préférable de se taire »⁽²⁾. » Voici un second fait plus précis. Le même souverain donna l'ordre de recenser les tisseurs d'Alexandrie : il n'y avait plus que 800 métiers en 837/1434, contre plus de 14.000 dans les environs de l'année 790/1388. Cette différence, en si peu d'années, provient, dit l'historien, de la tyrannie et de l'incapacité des fonctionnaires⁽³⁾. Le désordre était aussi frappant dans le domaine des wakfs, qui satisfaisaient mal aux obligations stipulées envers les religieux, les professeurs ou les étudiants : en 838/1435, la population du Caire apprit avec joie que l'historien Ibn Ḥaḍjar avait reçu la mission de vérifier l'exécution des clauses des fondations pieuses. Cet ordre fut pourtant rapporté sous la pression des profiteurs, Abul-Maḥāsin écrit « mangeurs »⁽⁴⁾, et exprime longuement sa tristesse. Mais aussi, quelle satisfaction pour lui, lorsqu'il peut faire état d'un geste courageux. Le même sultan Barsbāy, projetant une expédition contre le sultan mongol *Shāh-Rukh*, réunit le conseil des quatre grands *kāḍīs* pour obtenir d'eux l'autorisation de lever

(1) *Nuḍjūn*, VI, p. 164. — J'ai traduit ainsi le mot *mashā'it*, mais je n'ignore pas les notes de Quatremère (*Sultans mamlouks*, I, b, p. 4) et de van Berchem (*CIA*, Jérusalem, II, p. 320).

(2) *Nuḍjūn*, VI, p. 717.

(3) *Nuḍjūn*, VI, p. 714.

(4) *Nuḍjūn*, VI, p. 729.

sur le pays une imposition extraordinaire. Le conseil rejeta la proposition, et, selon les bruits qui coururent, un des juristes avait ainsi motivé son refus : « Comment nous est-il possible d'autoriser que les musulmans soient soumis à une nouvelle extorsion d'argent, alors qu'une épouse du sultan a revêtu, le jour de la circoncision de son fils, une robe qui valait 30.000 dinars (15.000 livres environ)? Et il ne s'agit que d'une seule robe et d'une seule femme ⁽¹⁾! »

Abul-Mahāsīn a donc son franc-parler vis-à-vis des puissants du jour : évidemment, ses ouvrages n'étaient pas répandus comme le livre l'est de nos jours. Mais on se tromperait en croyant qu'un écrivain de cette époque gardait ses manuscrits secrets. Maḥmūd 'Ainī était un des commensaux habituels du sultan Barsbāy et lui traduisait en turc son ouvrage historique ⁽²⁾. Et voici qui nous renseignera davantage sur la notoriété des grands écrivains du Caire : en 833/1430, un ambassadeur du sultan mongol Shāh-Rukh vint demander l'envoi à son maître de deux manuscrits d'Ibn Ḥadjar et de Maḥrīzī ⁽³⁾.

De toute évidence, Abul-Mahāsīn n'a rien dû écrire avant la mort de Barsbāy, en 841/1438, puisqu'il n'avait pas atteint la trentaine à cette date, et peu importait à Djaḥmaḥ ou à ses successeurs d'apprendre que Malik Mu'ayyad avait continuellement l'insulte à la bouche ⁽⁴⁾, et que, plus convenable dans sa façon de s'exprimer, Barsbāy avait des accès de colère terribles, au point de faire plonger à plusieurs reprises un ambassadeur du sultan mongol dans une piscine par un jour de froid ⁽⁵⁾. Mais il ne se gêne pas pour critiquer le choix que le sultan Djaḥmaḥ faisait de ses courtisans, et il s'en tire en plaidant l'irresponsabilité des souverains, qu'il compare à des aveugles ⁽⁶⁾. De plus, certains gestes se renouvelaient, et le sultan régnant ne devait guère goûter ce jugement sur la façon scandaleuse dont Malik Mu'ayyad orna sa mosquée en faisant main basse sur les mar-

(1) *Nudjūm*, VI, p. 739.

(2) *Nudjūm*, VI, p. 775.

(3) *Nudjūm*, VI, p. 650.

(4) *Nudjūm*, VI, p. 774.

(5) *Nudjūm*, VI, p. 743-744.

(6) *Nudjūm*, VII, p. 358.

bres des maisons particulières et en prenant la porte et un lustre de la mosquée du sultan Hasan : cela dénote, déclare l'historien, un manque complet de savoir-vivre et d'éducation⁽¹⁾. Ce sont d'ailleurs les qualités qu'Abul-Mahāsīn met au-dessus de tout, les convictions religieuses exceptées : il n'hésite pas à dire combien il trouve indécent qu'on ait jeté sur un tas de fumier le cadavre du sultan Faradj, malgré ses crimes, qui méritaient peut-être un châtement, mais non cette dernière insulte⁽²⁾.

Tout cela nous fait apprécier davantage Abul-Mahāsīn, car nous avons l'impression qu'il écrit comme il pense. C'est un esprit très droit, qui, par exemple, n'hésite pas à affronter l'opinion de ses contemporains en tournant en ridicule les « gens prétendus pieux qui tirent leurs ressources de la prédiction de l'avenir par l'astrologie ou la géomancie »⁽³⁾. Il était, lui, profondément pieux, ce qui ne nous étonne pas, vu le milieu dans lequel avait été formée son éducation. Le sentiment religieux est le critère sur lequel il base ses jugements et les tartufes ne sauraient lui en imposer⁽⁴⁾. Bien entendu, nous ne pouvons nous attendre, en plein IX^e/X^e siècle, à trouver en lui un esprit exempt de sectarisme. Il abhorre tous ceux qui ne sont pas musulmans et sunnites, et il souffre, notamment, d'avoir à rédiger l'histoire des califes fatimides : c'est ainsi qu'il qualifie de « fléau du monde » le grand ministre de Mustanşir, Badr al-Djamālī, dont l'activité vigoureuse sauva l'Égypte de la ruine⁽⁵⁾. Il déteste les chrétiens, ne croit d'ailleurs pas à leur bonne foi, et se félicite des mesures que périodiquement le gouvernement prend contre eux⁽⁶⁾. Il lui arrive pourtant de formuler des appréciations modérées, dont nous ne saurions nous choquer : « Certes, écrit-il, je suis loin de blâmer les princes de donner à ces gens-là des postes de premier plan; ils ne peuvent pas, en effet, s'en passer,

⁽¹⁾ *Nudjūm*, VI, p. 359-360.

⁽²⁾ *Nudjūm*, VI, p. 269.

⁽³⁾ *Nudjūm*, VII, p. 26.

⁽⁴⁾ *Nudjūm*, VII, p. 353.

⁽⁵⁾ Cf. *CIA, Égypte*, II, p. 133, n. 2.

⁽⁶⁾ *Nudjūm*, VI, p. 398-400, 465, 835. — Un de ses jugements les plus durs, sur un vizir, est ainsi condensé : « Il avait l'orgueil d'un Arménien, la ruse d'un chrétien, la méchanceté d'un Copte et la dureté d'un agent des finances » (p. 464).

vu leur compétence sur toutes les formes de l'administration. Mais, en leur conférant une fonction, le prince pourrait s'abstenir de leur décerner le titre de *kāḍī*, et les appeler président ou secrétaire. Le titre de *kāḍī* doit être réservé aux juges religieux, tout au moins à d'éminents musulmans : à chacun son dû suivant sa notoriété. Nous connaissons un affreux dicton sur l'Égypte, qui ne date pas d'hier : « Son *kāḍī* est un musulman « de fraîche date, son *shaikh* est un chrétien, et son pèlerin fait de l'es-« pionnage ». Sans doute, conclut Abul-Mahāsīn, « ce dicton n'est pas d'une éloquence rare, mais il est tout près d'exprimer notre situation actuelle. »

Nous devons convenir loyalement qu'en ce passage, Abul-Mahāsīn, pieux musulman, sujet d'un État musulman, formule une opinion toute naturelle, et dans un style dépourvu d'emphase. La modération et la simplicité semblent donc devoir caractériser l'homme, qui ne sollicite jamais rien et proteste avec énergie contre l'abus des titres honorifiques⁽¹⁾. Toute la fortune de son père avait été confisquée : « Nous restâmes pauvres, écrit-il, mais Dieu ne nous a pas abandonnés, et nous avons reçu une très belle éducation, sans posséder de fortune, mobilière ou foncière »⁽²⁾. Et ce n'est pas là, selon nous, une phrase de convention. Il ressort de plusieurs passages de ses œuvres qu'Abul-Mahāsīn respectait la pauvreté et aimait la simplicité. Nous le voyons s'attendrir sur le cas d'un magistrat qui faisait son marché lui-même, à pied, suivi d'un domestique monté sur sa mule⁽³⁾. D'autre part, son mépris des richesses ne peut être mieux exprimé que par cette phrase, qui clôt la série des lamentations des Égyptiens, frappés d'une taxe extraordinaire, lors de la prise de Damas par Tamerlan : « En somme, même si on leur avait pris la moitié de leur fortune, leur situation aurait encore été préférable à celle des Damasquins »⁽⁴⁾.

L'écrivain ne mérite pas moins d'attention que l'homme privé. Abul-Mahāsīn fut l'élève de Maḳrīzī, et c'est lorsqu'il critique son maître que nous trouvons formulée, d'une façon négative, sa conception du style d'un

(1) Cf. *CIA*, *Égypte*, II, p. 139, n. 4.

(2) *Nudjūm*, VI, p. 435.

(3) *Nudjūm*, VII, p. 381.

(4) *Nudjūm*, VI, p. 69.

écrivain et du rôle d'un historien. Il accuse souvent Maḵrīzī de manquer de jugement et de courtoisie ⁽¹⁾. « Je crois plus convenable, écrit-il, de taire ce que Maḵrīzī pense du sultan Barsbāy, car il s'est servi d'expressions grossières que j'aurais honte de citer ⁽²⁾. » Il est même parfois plus dur; c'est ainsi qu'à propos d'un détail insignifiant à nos yeux, il déclare : « C'est de la folie pure! J'ai trouvé, après sa mort, ce récit écrit de la main de Maḵrīzī, mais je ne le lui ai jamais entendu raconter ⁽³⁾. » Une fois, il élargit le débat et donne une appréciation qui n'est pas sans valeur : « Maḵrīzī, dit-il, a souvent commis des écarts de langage et débité des fables; le fait est patent, mais Maḵrīzī a des excuses. Parmi ses contemporains, il fut certes un homme très remarquable et un historien qui n'est surpassé par aucun de ceux que j'ai connus. Le sultan Barḳūḵ l'avait admis dans son intimité, mais tous ses successeurs le tinrent à l'écart et ne lui manifestèrent aucune faveur. Le sultan Barsbāy ne le faisait jamais appeler, malgré le plaisir qu'offrait sa compagnie et le charme de sa conversation. Maḵrīzī s'en tint donc à noter les erreurs et les défauts des sultans. C'était pourtant un homme de très bonne foi et foncièrement religieux. Éloigné des milieux gouvernementaux, il fut amené à rédiger son *Histoire des Mamlouks* d'après des témoignages isolés, ce qui a provoqué de nombreuses inexactitudes. J'ai attiré son attention là-dessus et, confiant en mes paroles, Maḵrīzī a accepté plusieurs rectifications ⁽⁴⁾. »

Ce jugement montre en partie les qualités d'Abul-Maḥāsīn : il a confronté les témoignages avant d'écrire, sans partialité religieuse, c'est beaucoup dire, mais sans parti pris personnel, et il s'est appliqué à une rédaction claire et châtiée. L'impartialité relative, dont il paraît se targuer, en opposition avec son maître Maḵrīzī, vient probablement de son indépendance vis-à-vis du pouvoir. Car il ne semble pas avoir été un grand fonctionnaire; mais comme nous sommes très mal renseignés sur sa carrière, nous avons relégué à la fin de cette étude les rares éléments de biographie que nous possédons.

⁽¹⁾ *Nuḏjūm*, VI, p. 289, 455, 517, 578-580, 594, 624, 625, 648, 663.

⁽²⁾ *Nuḏjūm*, VI, p. 556.

⁽³⁾ *Nuḏjūm*, VI, p. 509.

⁽⁴⁾ *Nuḏjūm*, VI, p. 511, 756, 774.

Abul-Maḥāsīn paraît avoir passé sa jeunesse au Caire⁽¹⁾. Il assista à tous les préparatifs de l'expédition du sultan Barsbāy contre l'île de Chypre, et vit le retour triomphal de l'armée égyptienne, ramenant le roi Janus, qui fut promené, chargé de fers, à travers la ville. Le jeune Abul-Maḥāsīn, qui avait 18 ans, rendit visite au roi de Chypre lorsque celui-ci fut remis en liberté; il trouva en lui un homme de goût, d'un esprit cultivé et à la compréhension très vive⁽²⁾. En 836/1433, — il avait alors 24 ans, — il accompagna, nous ne savons à quel titre, le sultan Barsbāy qui partait en expédition contre Ḳarā-Yuluk, le fondateur de la dynastie du Mouton Blanc. Nous devons à ce voyage quelques réflexions savoureuses qui méritent d'être reproduites. L'armée campa près d'Al-Rubā, l'ancienne Édesse, l'actuelle Orfa, jolie ville, écrit Abul-Maḥāsīn, pourvue d'une très belle citadelle, mais toute petite. Cette armée, dont la marche, au son des flûtes et des tambours, impressionna vivement l'historien, vint assiéger Āmid, l'actuelle Diyarbékir. Vous connaissez le résultat piteux de cette expédition. A la grande colère de Barsbāy, Āmid ne put être prise d'assaut, et le sultan était vraiment un peu naïf, s'il s'est contenté des vérités premières que lui débitèrent ses officiers : « Les citadelles, lui dirent-ils, comme le sait bien le sultan, ne peuvent être prises en un jour, ni même en un mois. Combien de forteresses n'ont pu être réduites par Tamerlan qu'au bout d'une dizaine d'années, malgré le nombre de ses soldats! Les forteresses sont essentiellement bâties pour se défendre, sinon personne n'en construirait. » Bref, devant le mécontentement de l'armée égyptienne, il fallut se résigner à traiter, et Abul-Maḥāsīn fit partie de la délégation égyptienne envoyée à Ḳarā-Yuluk. Ce dernier reçut les délégués un peu familièrement, mais accepta les propositions de paix et reconnut par des formules vagues la suzeraineté du sultan d'Égypte : Abul-Maḥāsīn participa à une rédaction truquée de la réponse de Ḳarā-Yuluk, de façon à calmer la susceptibilité de Barsbāy. Le retour en Égypte s'effectua par une route difficile, infestée de lions : le sultan avait laissé en Mésopotamie la moitié de ses effectifs⁽³⁾.

⁽¹⁾ *Nudjūm*, VI, p. 564, 577.

⁽²⁾ *Nudjūm*, VI, p. 620.

⁽³⁾ *Nudjūm*, VI, p. 696-709.

Abul-Maḥāsin semble avoir passé le reste de son existence au Caire : nous lui devons des pages émouvantes sur la fin du sultan Barsbāy, devenu presque fou, terrorisé par une violente épidémie de peste qui venait d'éclater, la seconde en moins de dix ans. Convaincu que ce fléau était une punition à l'immoralité qui sévissait, il interdit aux femmes, quelles qu'elles fussent et d'une façon absolue, de quitter leurs demeures. Cette mesure souleva des protestations, mais comme le sultan tenait à sa sévère application, il en confia la surveillance au prévôt des marchands, un certain Dawlat-Khudjā, qu'il avait spécialement nommé à cet effet parce que, disait-il, « il ne craignait pas Dieu ». Puis, le sultan fit mettre à mort deux de ses médecins, qui ne le guérissaient pas assez vite, si bien que les médecins du Caire se refusèrent à ordonner des prescriptions qui ne fussent pas contresignées par un certain nombre de leurs confrères. Le sultan ne devait pas guérir : Abul-Maḥāsin assista à son enterrement, qui fut particulièrement pompeux ⁽¹⁾.

En 863/1458, Abul-Maḥāsin accomplit le pèlerinage de la Mecque; il revint au Caire et y mourut, probablement en 874/1489 ou peu avant.

Les renseignements biographiques sont, on le voit, peu abondants; mais, contrairement à beaucoup d'autres historiens arabes, Abul-Maḥāsin n'est pas absent de son œuvre. C'est d'ailleurs uniquement d'après ses livres que cette notice a été rédigée. Elle prétend évoquer la silhouette très sympathique d'un historien laborieux et consciencieux, dont le calme et la sincérité contrastent avec la frénésie et la malice de ces héros de romans d'aventures, les Mamlouks.

G. WIET.

⁽¹⁾ *Nudjūm*, VI, p. 760-772.